



KAMEL
DAOUD

Zabor
ou
Les psaumes
roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Orphelin de mère, indésirable chez son père remarié, élevé par une tante célibataire et un grand-père mutique, Zabor n'avait rien d'un enfant comme les autres. Il a grandi à l'écart de son village aux portes du désert, dormant le jour, errant la nuit, solitaire trouvant refuge dans la compagnie des quelques romans d'une bibliothèque poussiéreuse qui ont offert un sens à son existence. Très tôt en effet, il s'est découvert un don : s'il écrit, il repousse la mort ; celui ou celle qu'il enferme dans les phrases de ses cahiers gagne du temps de vie.

Ce soir, c'est un demi-frère haï qui vient frapper à sa porte : leur père est mourant et seul Zabor est en mesure, peut-être, de retarder la fatale échéance. Mais a-t-il des raisons de prolonger les jours d'un homme qui n'a pas su l'aimer ?

Fable, parabole, confession vertigineuse, le deuxième roman de Kamel Daoud célèbre l'insolente nécessité de la fiction en confrontant les livres sacrés à la liberté de créer. Telle une Schéhérazade ultime et parfaite, Zabor échappe au vide en sauvant ses semblables par la puissance suprême de l'écriture, par l'iconoclaste vérité de l'imaginaire.

Né en 1970 à Mostaganem, Kamel Daoud vit à Oran. Journaliste et chroniqueur, il a tenu durant plus de quinze ans, au Quotidien d'Oran, la chronique la plus lue d'Algérie.

Chez Actes Sud, il est notamment l'auteur d'un roman traduit dans le monde entier, Meursault, contre-enquête (2014, Goncourt du premier roman), ainsi que du recueil Mes indépendances. Chroniques 2010-2016 (2017).

DU MÊME AUTEUR

LAPRÉFACE DUNÈGRE, Barzakh, 2008 (prix Mohammed-Dib) ; Babel n° 1291.

LE MINOTAURE 504, Sabine Wespieser éditeur, 2011.

MEURSAULT, CONTRE-ENQUÊTE, Barzakh, 2013 ; Actes Sud, 2014 (prix Goncourt du premier roman, prix des cinq continents de la Francophonie, prix François-Mauriac, prix Liste Goncourt/Le choix de l'Orient, prix Liste Goncourt/Le choix roumain, prix Liste Goncourt/Le choix serbe, prix des Escales littéraires d'Alger) ; Babel n° 1386.

MES INDÉPENDANCES. CHRONIQUES 2010-2016, Actes Sud/Barzakh, 2017.

Photographie de couverture : © Giulio Galante / EyeEm / Getty Images

© Éditions Barzakh, Alger, 2017

© ACTES SUD, 2017

ISBN 978-2-330-08645-9

KAMEL DAOUD

Zabor

ou Les psaumes

roman

ACTES SUD

*À mon père Hamidou
Qui me légua son alphabet
Mort si dignement,
Qu'il vainquit sa mort.*

Tu écris ce que tu vois et ce que tu écoutes avec de toutes petites lettres serrées, serrées comme des fourmis, et qui vont de ton cœur à ta droite d'honneur.

Les Arabes, eux, ont des lettres qui se couchent, se mettent à genoux et se dressent toutes droites, pareilles à des lances : c'est une écriture qui s'enroule et se déplie comme le mirage, qui est savante comme le temps et fière comme le combat.

Et leur écriture part de leur droite d'honneur pour arriver à leur gauche, parce que tout finit là : au cœur.

Notre écriture à nous, en Ahaggar, est une écriture de nomades parce qu'elle est toute en bâtons qui sont les jambes de tous les troupeaux. Jambes d'hommes, jambes de méhara, de zébus, de gazelles, tout ce qui parcourt le désert.

Et puis les croix disent si tu vas à droite ou à gauche, et les points, tu vois, il y a beaucoup de points. Ce sont les étoiles pour nous conduire la nuit, parce que nous, les Sahariens, nous ne connaissons que la route, la route qui a pour guide, tour à tour, le soleil puis les étoiles.

Et nous partons de notre cœur, et nous tournons autour de lui en cercles de plus en plus grands, pour enlacer les autres cœurs dans un cercle de vie, comme l'horizon autour de ton troupeau et de toi-même.

DASSINE OULT YEMMA,
musicienne et poétesse targuie
du début du XX^e siècle.

I

LE CORPS

(Dehors, la lune est un chien qui hurle, tordu de douleur. La nuit est à son faite obscur, imposant d'immenses espaces inconnus au petit village. Quelqu'un secoue violemment le loquet de la vieille porte et d'autres chiens répondent. Je ne sais pas quoi faire ni s'il faut s'arrêter. La respiration encombrée du vieux rapproche les angles et oppresse les lieux. Je tente une diversion mentale en regardant ailleurs. Sur les murs de la chambre, entre l'armoire et la photo de La Mecque, la vieille peinture écaillée dessine des continents. Des mers sèches et perforées. Des oueds secs vus du ciel. "Noun! Et le calame et ce qu'ils écrivent", dit le Livre sacré dans ma tête. Mais cela ne sert à rien. Le vieux n'a plus de corps, seulement un vêtement. Il va mourir parce qu'il n'a plus de pages à lire dans le cahier de sa vie.)

Écrire est la seule ruse efficace contre la mort. Les gens ont essayé la prière, les médicaments, la magie, les versets en boucle ou l'immobilité, mais je pense être le seul à avoir trouvé la solution : écrire. Mais il fallait écrire toujours, sans cesse, à peine le temps de manger ou d'aller faire mes besoins, de mâcher correctement ou de gratter le dos de ma tante en traduisant très librement les dialogues de films étrangers ravivant le souvenir de vies qu'elle

n'a jamais vécues. Pauvre femme, qui mérite à elle seule un livre qui la rendrait centenaire.

À strictement parler, je ne devais plus jamais lever la tête, mais rester là, courbé et appliqué, renfermé comme un martyr sur mes raisons profondes, gri-bouillant comme un épileptique et grognant contre l'indiscipline des mots et leur tendance à se multiplier. Une question de vie et de mort, de beaucoup de morts, à vrai dire, et de toute la vie. Tous, vieux et enfants, liés à la vitesse de mon écriture, au crissement de ma calligraphie sur le papier et à cette précision vitale que je devais affiner en trouvant le mot exact, la nuance qui sauve de l'abîme ou le synonyme capable de repousser la fin du monde. Une folie. Beaucoup de cahiers qu'il fallait noircir. Pages blanches, 120 ou plus, de préférence sans lignes, avec protège-cahier, strictes comme des pierres mais attentives et avec une texture grasse et tiède pour ne pas irriter la surface latérale de la paume de ma main.

(Un bref tousotement. Bon signe. La lumière revient dans la pièce et le corps du mourant semble moins gris. Un filet de bave brillante descend de la bouche tordue par le dentier et s'épuise sur le menton.)

J'en achetais des quantités, en calculant selon le nombre des gens que je rencontrais ou que la rumeur disait déjà mourants pour cause de maladie, de vieillesse ou d'accident : deux par jour, parfois dix ou plus ; une fois, j'ai acheté soixante-dix-huit cahiers d'un seul coup, après avoir assisté au mariage faste d'un voisin (assis seul au sol avec un horrible plat de viande que je n'ai pas touché, insensible à la musique hurlante, le corps insonore, ignoré par tous sauf par le marié en costume ridicule qui est

venu me serrer rapidement la main) et après avoir eu l'imprudence de dévisager beaucoup de gens dont j'étais devenu responsable, garant de leur longévité sans qu'ils le sachent. Car j'étais le rameur et ils étaient les voyageurs, ô mon Seigneur!

Le plus proche "libraire" – comme on appelait chez nous ces commerces de tabac, enveloppes, timbres, cahiers et journaux – me connaissait et ne me posait jamais de questions sur mes achats : dans le village d'Aboukir (*centre du monde, situé entre mon nombril et mon cœur, à quelques kilomètres de la mer qui est un mot n'ayant pas besoin de conjugaisons pour être infini*), on me désignait comme le fils du boucher, "celui qui n'arrêtait jamais de lire", et on comprenait que je noircisse les cahiers comme un possédé depuis mon adolescence. L'opulence de mon père se devait d'avoir une contrepartie et c'était moi, avec mon corps long et courbé, mon regard qui avait la nature d'un lac et ma voix ridicule, comme une moquerie du destin sur la fortune de mon géniteur. Les plus courtois dans le village m'envoyaient les vieux livres retrouvés dans des hangars, les vieilles pages jaunies de l'époque des colons, des revues déchirées, des manuels d'utilisation de machines disparues ou jamais nées et surtout ces fascinants romans sans nom d'auteur et sans début parce que déchirés (corps estropiés, histoires déformées par l'incohérence, orphelins véritables que je recueille toujours). Leur désordre était le pilier de mon univers, et le reste était consigné dans les cahiers. J'étais silencieux et brillant aux écoles, les premières années. J'avais une belle écriture appliquée qui remplissait la fonction des veines sous la peau des apparences. Elle servait sûrement à faire circuler un genre de sang.

(Là, je suis au cœur du rite. Complètement absorbé et consacré à la lutte. J'y crois profondément. Sans cela, que vaut ma vie dans ce lieu et qu'est-ce que ces vies autour de moi? L'univers est soit une moquerie, soit une énigme. Il est quelle heure? Des voix. Une main a déposé une tasse de café. Et de l'eau. Le visage est celui d'un noyé qui revient à la surface. La bouche me fascine. Avec cet affaissement du menton, comme si le trépas accentuait la gravité. Le vieillard n'est plus qu'une tête, des épaules maigres au-dessus du drap qui le cache. Le reste de son corps n'est qu'une couverture avec un motif de tigre soumis à des torsions invraisemblables – "Tout va bien?", je ne réponds pas. Le jour va arriver car les lumières se courbent comme des feuilles dans le feu.)

La vérité est qu'on souhaitait me rendre service pour anticiper mes services à venir, surtout à l'époque où se répandit, clandestinement, la rumeur de mon don. Certains, bien sûr, se moquaient de moi discrètement et plaignaient ma famille pour cette tare invraisemblable dans l'arbre de notre tribu, un nœud de bois que j'étais. En vérité, on ne savait pas s'il fallait m'ignorer ou me célébrer. J'écrivais dans une langue étrangère qui guérissait les agonisants et qui préservait le prestige des anciens colons. Les médecins l'utilisaient pour leurs ordonnances, mais aussi les hommes du pouvoir, les nouveaux maîtres du pays et les films immortels. Pouvait-elle être sacrée comme si elle descendait du ciel? Personne n'avait de réponse et on hochait la tête comme face à une vieille idole en marbre ou lorsqu'on passait près du cimetière des Français, à l'est. Le village n'était pas grand et ses conversations étaient rarement secrètes.

J'aimais cette étiquette, "celui qui lisait" ou "celui qui a lu". Une formule définitive, allant à l'essentiel, c'est-à-dire le Livre ou le Savoir sacré. On la prononçait avec gravité, componction, il s'agissait de respecter la puissance. Chez nous, lire se confondait avec le sens de la domination, pas le déchiffrement du monde, cela désignait à la fois le savoir, la loi et la possession. Le premier mot du Livre sacré est "Lis!" – mais personne ne s'interroge sur le dernier, me susurrait la voix épuisée du diable. Je me devais un jour de déchiffrer cette énigme : le dernier mot de Dieu, celui qu'il avait choisi pour inaugurer son indifférence spectaculaire. Les exégèses n'en parlaient jamais. On s'attardait toujours sur le Jugement dernier, pas sur le mot ultime. Je me demandais aussi pourquoi l'injonction était faite au lecteur, et pas à l'écrivain. Pourquoi le premier mot de l'ange n'était-il pas "Écris!" ? Il y avait mystère : Que lire quand le livre n'est pas encore écrit ? S'agit-il de lire un livre déjà sous les yeux ? Lequel ? Je me perds.

Donc j'achetais les cahiers en recomptant, les yeux fermés, le corps détendu sous la vigne noueuse de notre cour, à l'heure de la sieste, les gens rencontrés la journée précédente dans notre village qui avait pour moi la cartographie d'une île. Un par un, méticuleusement, comme des pièces de monnaie. En les rangeant dans les étagères de ma tête avec des chiffres et des lettres et des traits et des prénoms et leur tribu d'origine. Sans me laisser distraire ni par les nuages, ni par la chaleur douce de la saison qui transformait le sang en sucre sous ma peau, ni par les rares avions qui accentuaient le silence du ciel. J'aimais cet exercice que je faisais

précéder d'étirements pour agrandir à la fois mon corps et tout le firmament avec mes bras. Déplier les ailes de Poll, juché sur ses cocotiers. Car, à certaines heures inspirées, je m'imaginai sous la forme du perroquet Poll, auteur d'un somptueux vacarme sous les tropiques, oiseau au destin exceptionnel et civilisateur dans une île inconnue. J'avais pêché ce nom dans un livre écrit au XVIII^e siècle qui raconte un naufrage, la rencontre avec un présumé cannibale et l'histoire de la solitude. (*Souvenir des étés que je vivais comme de délicieuses convalescences avec mon grand-père définitivement muet. Revenant aux choses, aux goûts, après une crise de migraines atroces. À peine un coup d'œil bref que je jette pour évaluer le retour de la vie dans le galet de son corps. Le visage est encore terne, la bouche ouverte, mais j'ai surpris une larme. Il ne pleure pas. Mécanique de l'œil qui s'humidifie. J'ai longtemps adoré le mot rétine car il ressemble à un creuset, le lieu de tous les levers de soleil possibles.*)

Mais c'était un peu pénible d'avoir toujours un numéro associé à un visage. C'était difficile pour ma mémoire, au début. Parfois les visages des gens connus écrasaient ceux des nouveaux ou en volaient les traits, les cheveux, la forme des yeux. Rendant le recensement hasardeux et le don un peu myope. Et lorsque je tentais de fixer un visage et de l'immobiliser comme un oiseau dans mes mains, il se déformait malicieusement. Car rien n'est plus anonyme qu'un visage lorsqu'on le fixe trop longtemps. Même celui des plus proches. Mais avec les années, je devins agile : je repassais le film dans ma tête, je scrutais les détails, récitais les noms pour mettre fin à la bousculade et réordonner avec fermeté les généalogies, les filiations et les parentés. Comme

le chef sévère d'une tribu éparpillée. Ensuite j'inventais des histoires pour perpétuer les vies choisies en fonction d'une longue liste de livres que j'aurais voulu lire à un moment ou un autre de ma vie d'adolescent. C'était ma recette. La seule que j'aie trouvée pour à la fois surmonter la rareté des livres dans le village, l'ennui, et donner du solennel à mes cahiers. Pourquoi je faisais cela? Car si j'oubliais une personne, elle mourait le lendemain. Aussi simple.

Je l'ai maintes fois vérifié. C'est ma muette malédiction. La loi de ma vie que personne ne devine. Je le dis (écris) : Quand moi j'oublie, la mort se souvient. Confusément mais abruptement. Je ne pourrais pas expliquer cela, mais je me sens lié à la Faucheuse, sa mémoire et la mienne sont reliées comme deux vases : quand l'un se vide, l'autre se remplit. Enfin, la formule n'est pas bonne. Plutôt : quand ma mémoire se vide ou hésite, la mort se montre ferme, retrouve la vue comme un rapace des airs et se permet ces vols en piqué qui dépeuplent le village sous mes yeux. Une question d'équilibre mais aussi, peut-être, l'expression d'une loi que je ne déchiffre pas suffisamment. Du coup, quand je me souviens avec netteté et que j'utilise les bons mots, la mort redevient aveugle et tourne en rond dans le ciel, puis s'éloigne. Elle tue alors un animal dans le village, s'acharne sur un arbre jusqu'à l'os ou va ramasser des insectes dans les champs alentour, à l'est, pour les croquer en attendant de recouvrer la vue. J'adore la décrire ainsi égarée. Et confirmer du même coup mon don et son utilité.

Il ne s'agit pas de magie au sens ancien du terme, mais de la découverte d'une loi, une sorte de correspondance ressuscitée. L'écriture a été inventée

pour fixer la mémoire, c'est la prémisse du don : si on ne veut pas oublier c'est d'une certaine manière qu'on ne veut pas mourir ou voir mourir autour de soi. Et si l'écriture est venue au monde aussi universellement, c'est qu'elle était un moyen puissant de contrer la mort, et pas seulement un outil de comptables en Mésopotamie. L'écriture est la première rébellion, le vrai feu volé et voilé dans l'encre pour empêcher qu'on se brûle.

Que se passe-t-il quand je dors? Dieu veille peut-être en arbitre dans ce jeu. C'est le temps mort de la mort, en quelque sorte. Tout ce que je sais, c'est qu'il me faut bien compter les gens que j'ai rencontrés durant le jour ou la nuit, acheter les cahiers selon leur nombre puis écrire avant de dormir, ou au crépuscule ou même le lendemain, écrire des histoires avec beaucoup de prénoms et de folies, ou décrire jusqu'à l'hallucination n'importe quel endroit du village – cailloux, fer rouillé, toitures... Écrire, simplement, est en soi un procédé de guérison des autres autour de moi, de préservation. Autre détail : entre mon oubli et le dernier soupir d'un proche, j'ai un délai de grâce de trois jours ; j'aime y croire pour conserver ma discipline. Je peux retarder de trois jours le moment d'écrire sur une personne, jamais plus.

Cela dure depuis des années, et j'ai fini par comprendre les règles du jeu, instaurer des rites et des ruses pour aboutir à cette formidable conclusion que ma maîtrise de la langue, cette langue fabriquée par mes soins, est non seulement une aventure mais surtout une obligation éthique. Me clouant au sol du village, m'interdisant d'en quitter le territoire. Une tristesse? Que non! il y a dans mon exercice

une forme de martyr, bien sûr, mais aussi un frisson de satisfaction muette. De tous les miens, je suis le seul à avoir entrevu la possibilité du salut en écrivant. Le seul à avoir trouvé le moyen de supporter l'absolue futilité des lieux et de l'histoire locale, le seul restaurateur possible, le commissaire de notre exposition sous les yeux de Dieu ou du soleil. Tous mes cousins, cousines, parents et voisins tournent en rond sans le savoir, s'abîment en prenant de l'âge et finissent par se marier jeunes et par se goinfrer jusqu'à la maladie. La seule consolation à leur sort est la somnolence, ou le paradis après la mort qu'ils peuplent de leurs rêves en répétant les versets qui le décrivent verdoyant et licencieux. Je suis le seul à avoir découvert une brèche dans le mur de nos croyances. J'en suis fier, il faut le dire, vigilant quant à la vanité qui me menace, confiant face aux vents. Chercher les mots justes, écrire jusqu'à contraindre les objets à devenir consistants et les vies à avoir un sens est une magie douce, l'aboutissement de ma tendresse.

J'ai presque trente ans, je suis célibataire et encore vierge, mais j'ai triomphé de nos sorts à tous dans ces lieux dérisoires. Le seul évadé. Oh oui. Bien sûr, j'ai éprouvé de l'amour pour deux ou trois jeunes filles, dont Djemila la muette que j'attends toujours et à qui je parle avec des mots rares qu'elle ne comprend pas, mais ma sexualité a lentement mué vers un devoir plus grand que la procréation. À cause de mon corps ou de ma réputation, je n'ai jamais eu l'occasion d'assouvir mon désir dans ce village si petit, et mon besoin d'étreintes a dépassé l'exigence de rebondir dans un autre corps depuis longtemps. Il n'a plus besoin de prétexte ou de

support cannibale pour son baiser. Amoureux véritable, je m'épanouis dans l'immense expression de la compassion, au-delà des quelques secondes d'oubli que procure habituellement l'orgasme. Je crois bien résumer mon sort ainsi. À presque trente ans, je ne dévore pas mes enfants dans mon ventre, comme les gens le répètent, mais je sauve des vies, je les prolonge jusqu'à l'apaisement universel. Je ne suis pas stérile, mais l'usage de l'orgasme solitaire m'a fait aboutir à une sorte de liberté, m'a dessillé. Je sais qu'il est illusoire de penser posséder l'autre et que dans ce besoin se cache une duperie des dieux. Je pressens surtout que le corps d'autrui est un détournement. J'ai aimé et désiré, mais les livres m'ont ouvert d'autres portes. Le diable, Iblis, n'est pas celui qui provoque le désir, je pense, mais celui qui le trompe en lui offrant des subterfuges. Le véritable orgasme est pour lui menace, j'en suis sûr, c'est sa défaite. Je m'égare.

Aujourd'hui, là, à cet instant précis, je lève les yeux sur les murs, puis au-delà de la fenêtre sur toute la propriété, la mienne, du monde. La colline du haut, où gît le vieillard agonisant, peut être une femme qui a posé sa tête sur mon épaule. Toucher de la terre chaude, quand je me promène dans les champs, provoque un désordre sensuel en moi. Je le jure. Je connais la mécanique de l'orgasme, mais à froid, comme lorsqu'on visite un musée seul, de nuit, après la fermeture des portes. Quant à moi, je suis entré, il y a des années, en possession vigoureuse de chaque angle, chaque ombre qui joue les aiguilles d'horloge sous les pas des promeneurs. Même la vaste nuit obéit à un ou deux mots qui peuvent l'enfermer dans mes somptueuses définitions. Je

peux écrire le mot “étoilé” et toute l’encre du ciel tache ma main, remonte vers mon épaule et mes yeux. Le ciel nocturne est une toison scintillante. Dieu m’a donné un pouvoir immense. Ou peut-être est-ce moi qui lui ai dérobé le sien, embusqué dans ce petit village dont il ignore jusqu’à l’existence. Bon, je voulais dire, seulement, que quand j’écris la mort recule de quelques mètres, comme un chien hésitant qui montre ses canines, le village reste en bonne santé avec ses quelques centaines (grâce à moi) et on ne creuse aucune tombe dans le flanc ouest de notre hameau, aussi longtemps que je m’applique à la synonymie et à la métaphore. (*Déterrement.*) C’est un miracle qui a lieu depuis longtemps, depuis mon adolescence tourmentée et ridicule, mais que j’ai gardé secret. Pas par pudeur ou peur, mais parce que raconter cette histoire pourrait interrompre l’écriture, provoquer la mort. Et j’en serais coupable.

Je savais que je devais taire le détail de cette lutte entre moi et la décrépitude ou les maladies dégradantes et puiser ma force dans une sorte d’abnégation invisible pour ma tante Hadjer, pour mon père et pour le reste des habitants du village qui tournaient en rond autour du siphon de notre cimetière de Bounouila, à l’ouest. Mais aussi je ne voulais pas m’attirer les colères ou les jalousies que provoque tout don. (*J’ai faim, mais il est indécent de manger auprès d’un mourant, non ? Et ici, j’en suis sûr, ils ne vont me servir que de la viande encore gémissante.*) Les gendarmes du village pouvaient être sensibles aux accusations d’hérésie ou de sorcellerie devenues courantes à cette époque. Je devais écrire, pas discourir. Vite et bien. Fermement, comme un guide.

Dans le village, peu savaient lire malgré les efforts de l'État. Les écoles étaient nombreuses mais les écoliers encore jeunes face à l'ancienne génération née avant l'Indépendance. Le secret était sauf jusqu'à une certaine limite. Dans une ou deux générations, on allait sûrement saisir le sens de ma trahison et me pourchasser. Ou m'aduler. Ceux que je devais craindre étaient les imams, les récitateurs du Livre et les grands fidèles qui habitaient pour ainsi dire la mosquée du centre d'Aboukir. Que disait en effet Dieu ? "Tandis que les poètes sont suivis par les égarés / Ne les vois-tu pas errer dans chaque vallée... / ... et disent ce qu'ils ne font pas?"

Le souci est que je n'étais pas suffisamment versé dans cette langue pour me défendre face aux attaques, je n'étais ni un médecin, ni un ancien écolier de la France, ni un ingénieur des Ponts et Chaussées. J'étais une sorte d'anomalie, paré d'un don de Dieu, qui s'exprimait hors de la langue sacrée. Que pouvait-on faire de moi ? On m'ignorait ou on me saluait en baissant la tête. Mon père était trop riche pour qu'on se permette de me chasser, mais mon histoire était trop encombrante – interprétable par aucun verset – pour qu'on me déclare béni et utile. Je n'étais pas bête mais seulement discret, jaloué et mis à l'écart. Passons.

Un homme qui dit qu'il écrit pour sauver des vies est toujours un peu malade, mégalomane ou affolé par sa propre futilité qu'il tente de contrer par le bavardage. Je ne l'affirmerai jamais, mais je peux au moins raconter comment j'ai fini par en être convaincu. (*Déterrés. Cela se voit à l'œil nu : des morceaux, des poignées de nuit tombent au bas du lit,*

en pelletées ou sous forme de hannetons. La pierre tombale retrouve les formes de l'oreiller. Toutes les mauvaises herbes se rétractent et se révèlent être du tissu imprimé, celui de la couverture glissante avec son motif de tigre devenu gribouillis. Au fond du trou, le vieillard a un corps d'enfant et des jambes recroquevillées. Ma main s'agite plus vite sur le cahier et c'est une façon d'écarter encore plus de terre, de repousser les cailloux. Le papier est presque humide, de sueur ou de reste de pluie. Il sent la tourbe. Pourquoi je ne ressens rien en présence de cet homme alors que je lui parle depuis des années dans ma tête, toutes les nuits? Pourquoi?) Je sais que c'est moi qui suis la cause de l'augmentation du nombre de centaines dans notre village, et non la nourriture devenue disponible après l'Indépendance. Je sais que j'ai repoussé des trépas en décrivant, longuement, des eucalyptus puissants et des patiences de cigognes sur nos minarets, ou même des murs ; je sais que mes cahiers sont des contrepoids discrets et que je suis lié à l'œuvre de Dieu. On peut le prier en le regardant dans les yeux et pas seulement en courbant l'échine. Énigme de ma propre vie, né pour conjurer et repousser, dans le noir atelier de ma tête, la plus ancienne puissance. Que préciser de plus? Mon véritable nom, peut-être (*j'aurais dû commencer par son histoire, l'histoire de ce nom*) : Zabor. Pas le nom que m'a donné mon père, jeté négligemment, j'en suis sûr, pendant qu'il aiguisait des couteaux ou dépeçait son centième mouton de la semaine, mais mon véritable nom, né du son que provoqua le heurt de ma pauvre tête d'enfant sur un fond caillouteux quand je fus repoussé violemment par mon demi-frère, derrière notre maison en haut de la colline, avant qu'il ne perde l'équilibre à

son tour et bascule dans un puits sec. Il prétendit plus tard que je l'avais sciemment culbuté pour le tuer et ce mensonge changea ma vie. J'avais quatre ans et j'en garde encore la longue cicatrice, qui va de mon sourcil droit jusqu'au sommet du crâne, le souvenir du ciel devenu un trou blanc, mes cris et la corde que m'a jetée ma tante Hadjer pour me hisser en pleurant toutes les larmes de son corps sec. Mon prénom secret résonna longtemps comme un métal, persista en écho puis se déclina en une répétition de deux syllabes : "Za-boooooor" alors que du sang coulait dans mes yeux et de mon nez. C'est en l'écrivant pour la première fois, vers mes cinq ans, que j'ai découvert le nœud entre le son et l'encre, et cette parenté fabuleuse qui me fit rêver, plus tard, de l'inventaire de toutes les choses dans notre village. Je ne connaissais pas le mot "sommairé" mais je pense que c'est l'essence première de la langue, la comptabilité du possible. Étrange miroir que son propre prénom, d'ailleurs, c'était comme découvrir son animal totem ou s'agripper à la branche d'un arbre très haut. Cela ressemblait à une pièce de monnaie ancienne que je tournais dans ma main. C'est dire qu'il m'a fallu quand même des années pour arriver à deux grands moments de ma vie : découvrir la loi de la Nécessité et écrire mon propre prénom, seul, sans l'aide de personne, la main tremblant sur la torsion des voyelles, crissant dans la neige sèche du cahier. Quand cela fut accompli, je suis resté silencieux dans l'univers de ma chambre rose, hébété par l'immense perspective qui s'offrait à moi.

Je sus dès lors que je pouvais m'éloigner de ma tante sans crainte pour aller aux toilettes, la nuit ou

le jour, me laver sans me dissoudre dans le siphon, fixer longuement un étranger ou un animal sans ressentir le début d'un vertige. Ma peur des cafards diminua et je ne mouillai plus honteusement mon lit. "Zabor" fut mon premier mot, il mit fin à un hurlement dans ma tête, et dès ce moment je commençai à regarder les objets autour de moi avec l'idée d'en faire l'inventaire. Cette illumination fit exploser les frontières, elle promettait d'atténuer cette sensation d'impuissance que j'éprouvais en permanence. Elle m'amena à réfléchir sur la mémoire et sur la façon dont on pouvait convoquer et maîtriser l'invisible et les ombres. Ma seconde découverte viendrait plus tard, quand je passerais de l'idée de la possibilité de tout écrire à l'idée qu'il s'agissait d'une mission secrète, d'un devoir. Mais, enfant, je n'étais que pressentiments, je ne comprenais pas encore mon destin, son coût et sa récompense. Je prononçais "Zabor" dans ma tête et je redevais un centre, une distinction fascinante. Je pouvais me désigner moi-même et ainsi, brutalement, je me révélais à moi-même, dans le miroir immense du bavardage des miens. Je ne sais comment rapporter cette joie qui me traversa avec une sensualité douloureuse.

Personne, dans notre maison, entre mon grand-père qui était tombé dans l'hébétude et la mastication, et ma tante Hadjer à la peau brune qui m'élevait comme son fils, ne savait lire ou écrire, et il était impossible de leur expliquer l'importance de ma découverte. J'étais le premier investi d'un don formidable, exaltant, dans l'univers consanguin de notre tribu. Je me souviens que, dès mes premières semaines de scolarité, j'accueillis l'écriture, avec les

premières lettres de mon prénom secret et l’alphabet arabe, comme une occasion grandiose de dissimulation et de rêveries. Mais, à cinq ans, j’avais la poitrine trop étroite pour cette sensation et je me heurtais aux limites du langage : je venais de découvrir quelque chose de vital, et paradoxalement je ne pouvais le raconter aux autres ! Cela stoppa net ma course devant ma tante Hadjer qui faisait la sieste dans l’autre chambre, allongée sur le carrelage pour chercher de la fraîcheur en cette fin d’été infini, vers septembre dans mon souvenir. Hadjer (*maintenue en vie par une histoire : une femme qui, à force de regarder des films d’amour, réussit à parler toutes les langues sans en comprendre un seul mot et qui le vit comme une malédiction. Elle finit par perdre ses propres mots, sa langue, et devient le film muet qu’elle a vu une fois il y a des années. Sans voix devant son sort. Plusieurs cahiers avec un seul titre volé : La Maison des visages perdus. Ma tante est petite et brune, vive, aux aguets, comme traquée. Je ne l’ai jamais vue malade, pensive ou maquillée – sauf une fois. Pourtant c’est elle qui a éveillé mes sens, discrètement, avec sa longue chevelure noire et abondante, qu’elle peignait comme on parcourt une rivière, et ses aisselles en sueur l’été. Tous les corps des femmes dans les livres avaient volé un peu du sien ou l’imitaient dans un jeu de miroirs qui me gênait et me troublait. Elle est la cadette de mes tantes, on l’appelait “la petite”, je crois, elle aime les matchs de foot, curieusement, les films à grand budget et Bollywood, contrée de chants, d’amours contrariées, de bus fous et de danses sans raison*) était immobile, sa robe remontée sur ses cuisses nues, et dormait en serrant des cailloux imaginaires dans ses paumes tant elle paraissait en colère, même dans sa sieste.